

Rite de passage - Solo II

Bintou Dembélé

Danse

création

20 - 22 octobre 2022

Service de presse

Philippe Boulet
boulet@tgcdn.com
06 82 28 00 47



Rite d'un passage - Solo II © Reynaud de Lage

Du 20 au 22 octobre 2022

jeudi, vendredi à 20h
samedi à 18h

Conception, chorégraphie

Bintou Dembélé

Création musicale

Charles Amblard

Mixage son

Vincent Hoppe

Création lumières

Emmanuel Gary

Régie lumières

Nicolas Prosper

Costumes

Annie Melza

Administration, production, diffusion

in'8 circle · maison de production : Anne Rossignol,
Salomé Klein, Tiphaine Ausias

Avec

Michel « Meech » Onomo

Durée

50 min

Tarifs

De 6 à 24 €

Spectacle créé le 10 mars 2022 au CN D Centre National de la Danse à Pantin

Production : Rualité

Coproduction : Les Ateliers Médicis ; CN D Centre National de la Danse, Pantin Avec l'aide à la résidence du T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National ; du Centre de la danse Pierre Doussaint et d'Antre-Peaux [Emmetrop] Recherche croisée : Villa Médicis ; Villa Albertine (Chicago) ; Fonds de dotation Francis Kurkdjian

Tournée du spectacle

Les 25 et 26 novembre 2022

Palais de la Porte Dorée, Paris

Le 20 janvier 2023

Théâtre Municipal André Malraux, Gagny

Temps fort artiste

Samedi 22 octobre 2022, de 11h à 19h

Programme en ligne sur le site du théâtre

Depuis une saison, le T2G lance des invitations à des artistes programmé.e.s pour partager plus largement leur processus artistique, leur questionnement, leur rapport au monde, leurs sources d'inspirations, leur parcours, etc. Cela peut prendre différentes formes. Il s'agit surtout d'ouvrir un espace d'échanges au-delà du plateau et de regarder le monde depuis leur point de vue le temps d'une journée.

Inviter Bintou Dembélé dans ce cadre, c'est d'abord entrer en dialogue avec elle sur les questions qui l'animent et repenser la relation artiste et lieu. C'est aussi partager nos réflexions sur l'adresse au public et la mixité dans les salles de spectacles, ainsi que la place et les parcours des artistes issu.e.s des différentes diasporas en France.

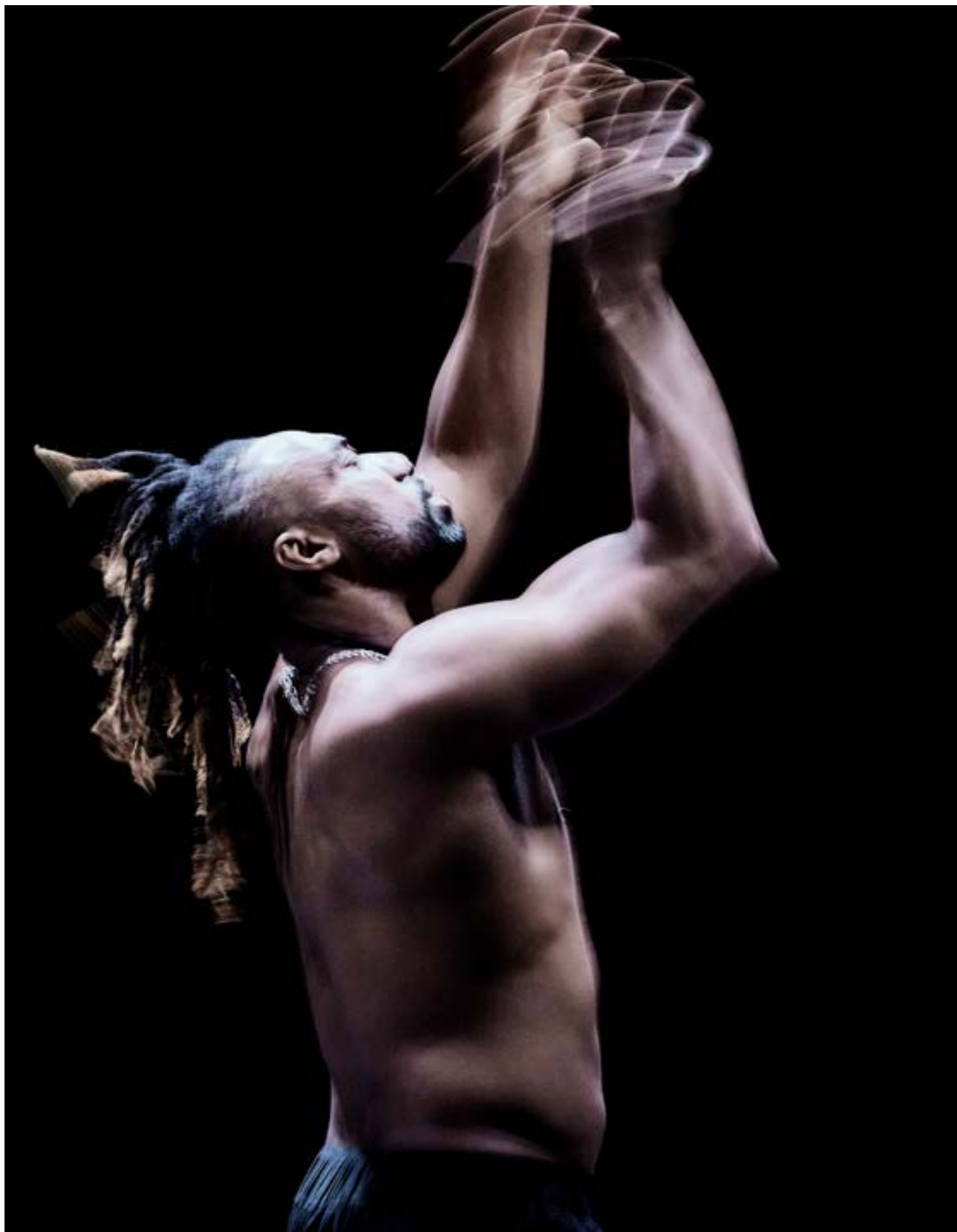
Comment être ensemble aujourd'hui et où ? À partir de témoignages et d'expériences des artistes invité.e.s, nous tentons d'ouvrir un espace d'échange et de dialogue avant de clôturer la journée avec le spectacle *Rite de passage - Solo II* de Bintou Dembélé présenté à 18h.

Rite de passage - Solo II

À quoi ressemblerait une danse « marronne » ? Si le marronnage a historiquement qualifié la fuite des esclaves africains loin des maîtres qui les maintenaient en captivité, le terme en est venu à désigner, en art, la conquête d'un espace de liberté face aux contraintes imposées par un système. Bintou Dembélé, qui s'est nourrie du hip-hop avant de développer une esthétique transdisciplinaire, personnelle, poursuit aujourd'hui sa recherche sur cette idée par le biais d'un solo, pensé pour le danseur Michel "Meech" Onomo. Après de fortes aventures collectives (dont *Les Indes galantes* à l'Opéra de Paris), *Rite de passage solo II*, développé notamment

à l'occasion de résidences à la Villa Médicis à Rome et au T2G, met en avant la mémoire d'un corps traversé par des questions comme le temps et la mort. Dans le paysage esthétique qui a façonné ce travail, on retrouve le chorégraphe Alain Buffard et son dialogue avec Ana Halprin au début des années 2000, ainsi que le musicien Charles Amblard, aux commandes de la matière sonore.

(Texte © CND Centre National de la Danse, Pantin)



Rite d'un passage - Solo II © Reynaud de Lage

Entretien

Pourquoi, dans ta trajectoire qui passe notamment par *Les Indes galantes* en 2019 à l'Opéra Bastille, as-tu aujourd'hui eu le désir de chorégrapier ce solo ?

Bintou Dembélé : *Les Indes galantes*, nous avons pris d'assaut l'Opéra Bastille. Nous formions un *crew* de trente danseurs et danseuses de Krump, de Voguing, de Popping, de Joocking, de Waacking, de Break, d'Électro, de Funkstyle... Chacune de ces danses est porteuse d'une histoire politique, d'une contre-culture liée au contexte social dans lequel elle est née. Chaque danseur, chaque danseuse pouvait ainsi s'exprimer par la danse et témoigner de sa propre histoire. Il est vrai qu'après cette aventure collective - après avoir enflammé ce *Nous*, revenir au solo n'a rien d'évident. Mais un corps - fût-il seul en scène - est lui aussi traversé par des histoires plurielles. Depuis que j'ai commencé à danser à l'âge de douze ans, j'ai connu des expériences collectives puissantes : la famille, la fratrie, la cité, la rue... Ces expériences m'ont construite. Mais toute médaille a son revers : l'urgence de dire et de faire que j'ai ressentie depuis que j'ai commencé à danser ne m'a pas laissé le temps de comprendre qui j'étais. Ce n'est que plus tard que je me suis interrogée, par exemple, sur mon africanité ou mon identité de genre. Mon éducation, ces expériences qui m'ont façonnée, m'ont appris à me penser comme un *Nous*, comme une partie d'un tout. Aujourd'hui, et avec le recul que m'offre ce travail avec une interprète *qui n'est pas moi*, j'ai besoin de remonter le courant, de reparcourir cette trajectoire. Je veux continuer à poser la question du récit et de la trace à un corps traversé par les expériences de la scène, de la rue, du club, du clip...

Récemment, tu as passé trois semaines à la Villa Médicis à Rome. Quelle influence a eu ce séjour sur la genèse de ce solo ?

B.D. : C'est là-bas qu'a mûri le projet de ce solo. Paradoxalement, c'est dans ce lieu où rien n'est prévu pour la danse - aucune infrastructure, aucun studio de répétition - que je me suis sentie libre pour le penser. Ma démarche artistique est transdisciplinaire, polyvalente, plurielle : elle croise la danse avec d'autres disciplines comme la musique, les arts plastiques, la vidéo ou la philosophie... Elle refuse de s'enfermer dans des cases. Elle maronne constamment : historiquement, le "marronnage" désignait la fuite des esclavisés africains hors des plantations dans le but de recréer des sociétés nouvelles et libres. Par la suite, cette notion a été étendue aux arts par des écrivains comme Dénètem Touam Bona ou des universitaires comme Sylvie Chalaye : il s'agit de détourner un système contraint pour reconquérir un espace de liberté. Je peux dire qu'aujourd'hui, ma recherche est tournée vers ce que pourraient être les

conditions de définition d'une danse maronne. Mais cette recherche nécessite du temps, de la réflexion, des rencontres, des échanges, du silence : c'est tout ce que je veux incorporer à ma démarche artistique et c'est tout ce que ce séjour à Rome m'a offert. Je m'y suis sentie autorisée à mettre en veille, pour quelques semaines, les combats et les luttes qui font ma vie.

Cette *mise en veille* provisoire fait penser au *flou* : peux-tu nous parler de cette notion qui est actuellement au centre de ton travail ?

B. D. : Il existe une photographie de moi, prise en répétition par le photographe Roger Jacquet. Je tourne la tête tandis que ma main dissimule mon visage. Rétrospectivement, quand je regarde cette image, j'y vois l'origine de mon travail sur le flou. Le flou est d'abord dans mes yeux. Depuis une vingtaine d'années, je souffre d'un kératocône, une maladie dégénérative de la cornée qui m'a rendue astigmate et myope. Je ne vois ni de près ni de loin et, la nuit, si je regarde une lumière, elle se transforme en cercle, tremble et se démultiplie. Pendant des années, j'ai vécu dans la peur de perdre la vue. Un jour, un ami m'a conseillé de considérer cette maladie comme une force. Le monde autour de moi s'est alors réorganisé à partir de ce point de vue déformé. Le flou est devenu pour moi une manière de regarder le monde. Il y a quelque temps, en répétition, j'ai commencé à danser en me plaçant en contre-jour : je laissais l'ombre effacer mon genre, ma couleur de peau, tandis que la lumière découpait mes gestes. Par la suite, j'ai ajouté des néons que je disposais au sol, construisant une architecture de lumière qui me faisait apparaître floue, comme un fantôme. C'est ce flou que je souhaite actuellement habiter par la danse. C'est habillée de ce flou que je souhaite appréhender d'autres questions qui traversent actuellement mon travail, comme l'autre, le temps, la mort...

Il me semble que dans ton travail récent, les questions du temps qui passe et de la mort se déclinent aussi à travers des lieux qui t'inspirent : des lieux qui portent la marque d'un passé révolu, d'une Histoire inachevée, interrompue, en souffrance...

B. D. : J'aime considérer les lieux, les villes, les pays comme des organismes vivants. J'aime les observer comme on observe à travers l'objectif d'un microscope. Prenez une carte de France et zoomez sur les grandes villes : ce sont les zones de tension. Zoomez maintenant sur les interstices au sein de ces grandes villes, les lieux abandonnés, les zones de transition, les blocs, les *no man's land* : c'est ici qu'est né le hip hop, sur ces terrains vagues. Je suis perpétuellement à la recherche de nouveaux

Entretien (suite)

espaces de création où puisse se développer la danse, par exemple le musée ou l'espace numérique : comment le passage de la performance au film ou au musée peut-il nous offrir un espace de liberté que nous avons perdu dans les lieux dédiés à la danse ? Comment ce passage nous permet d'hybrider notre travail, de ne pas le limiter à un dispositif frontal et autoritaire pour dessiner un cercle qui inclut les performers et les spectateurs ? Récemment, j'ai réalisé un film pour le musée Pompidou Metz. Nous avons revisité par la danse des lieux de mémoire de la région : la cathédrale de Metz vieille de 600 ans, les Hauts-Fourneaux d'Uckange, le Fort de Saint-Quentin, les Mines de Wendel dont l'histoire est traversée par la première vague d'immigration nord-africaine... Les corps des danseurs et danseuses déambulaient dans ces lieux de pierre et de verre, de béton et de rouille, leurs corps nouant un dialogue avec les architectures de ces lieux. J'utilisais le flou pour brouiller la frontière entre les corps et ces lieux désaffectés, à l'abandon, vestiges de rituels anciens, de guerres meurtrières ou de luttes sociales. Je voulais faire résonner les histoires portées par ces corps qui dansent et les tensions qui habitent ces lieux, que je considère comme des lieux de refuge pour les âmes qui n'ont pas trouvé la paix.

L'une de tes sources d'inspiration est également le travail mené par le chorégraphe Alain Buffard à la fin des années 90...

B. D. : Quand j'étais à la Villa Médicis, j'avais emporté son livre *Good Boy*, d'après le solo qu'il avait dansé en 1998. Ce solo avait fortement marqué les esprits car il y faisait face au Sida. En étudiant son œuvre, j'ai été marqué par la manière qu'il a de politiser sa maladie. Par son rapport au fait colonial, également, auquel il était notamment connecté par son compagnon - le philosophe Alain Ménil - qui était proche de la pensée d'Edouard Glissant. Je tourne beaucoup autour d'une scène : sa rencontre avec Anna Halprin, figure tutélaire de la danse moderne aux Etats-Unis. Lorsqu'il la retrouve à San Francisco au début des années 2000 pour une série de dialogues qui donneront un film - *My Lunch with Anna* (2005) - elle-même souffre d'un cancer du sein. Alors qu'on pourrait les croire condamnés, ils ont un incroyable appétit de vivre. Tous deux ont travaillé avec des danseurs et danseuses noir.e.s à une époque où ces corps n'avaient pas le droit de cité sur les scènes.

Tu poursuis pour ce solo ta collaboration avec le musicien Charles Amblard...

B. D. : J'ai l'impression que ce que je cherche implique des plages musicales assez amples, avec des crescendos et des decrescendos, un travail sur la répétition et le minimalisme. Avec Charles, nous sommes en quête de matière sonore : des simulations qui induiraient certains états de corps, qui seraient capables de convoquer des

strates qui sommeillent dans le corps de l'interprète, à l'image d'un percussionniste qui provoquerait des sursauts du corps. Sa musique croise les mouvements répétitifs et cycliques que je recherche dans la danse. Nous travaillons avec un logiciel de musique live initialement créé par et pour les DJ : l'utilisation de la pédale permet d'opérer des variations en temps réel afin que, sur scène, l'interprète puisse conquérir sa propre musicalité.

Propos recueillis par Simon Hatab en avril 2021



Rite d'un passage - Solo II © Reynaud de Lage

Biographies

Bintou Dembélé, conception, chorégraphie

Bintou Dembélé est l'une des artistes majeures issues du mouvement Hip-Hop en France. Depuis 2019, elle compte parmi les artistes associés aux Ateliers Médicis de Clichy-Montfermeil. En 2002, elle crée « Rualité », structure qui portera la production de ses pièces et de ses films : *L'Assise* (2004), *LOL* (2008), *Mon appart' en dit long* (2010), *Z.H.* film et pièce chorégraphique (2014), *S/T/R/A/T/E/S – Quartet* (2016), *Le Syndrome de l'initié-e* (2018), *-s/t/r/a/t/e/s-* film (2021), qui sont présentés en France, et à travers le monde. En 2017, Clément Cogitore fait appel à elle pour chorégrapier le film *Les Indes galantes* visible sur la plate-forme numérique 3ème Scène, en 2019 sera créé l'opéra-ballet du même nom à l'occasion des 350 ans de l'Opéra national de Paris et des 30 ans de l'Opéra Bastille. En 2020, L'Opéra de Lyon l'invite à créer un solo pour une danseuse du ballet pour le projet *Danser encore*, 30 danseuses et danseurs, 30 solos. Bintou Dembélé fait partie des 10 artistes internationaux invités pour les 10 ans du Centre Pompidou-Metz où elle conçoit le film dansé *-s/t/r/a/t/e/s-*. Elle collabore avec Denis Darzacq (La Chute), Mohamed Bourouissa (artiste associé au T2G ; Généalogie de la violence) et Yolande Zauberman (Révélation 2021 de l'Académie des Césars). Elle développe également des collaborations avec des universitaires comme Noémie N'Diaye, Maître de conférences au département de littérature anglaise à l'Université de Chicago, Isabelle Launay, Professeure des universités au Département Danse de l'Université Paris VIII. En 2021, elle est accueillie en résidence par la Villa Médicis à Rome puis par la Villa Albertine à Chicago pour inaugurer un nouveau programme de résidences longues. Bintou Dembélé reçoit le prix SACD Chorégraphie 2022.

Michel "Meech" Onomo, danseur

Michel Onomo dit "Meech" s'initie très jeune à la danse et, plus particulièrement, à la danse hip-hop. Il se lance dans le b-boying puis vers la danse dite debout. Très vite, il choisit de se spécialiser dans les courants hip-hop nouvelle génération et house dance et devient un spécialiste incontournable de la scène mondiale. Il rejoint par la suite les compagnies Sanrancune, puis Franck Il Louise, Iffra Dia, Mastoc Production, Bintou Dembélé, Rabah Mahfoufi, Quality Street. Ne négligeant aucun des aspects de la danse hip-hop, Meech intègre en parallèle l'univers du battle. S'illustrant régulièrement dans les grands événements de la danse et de la performance, il marque les esprits et gagne le respect via son talent en hip-hop comme en house notamment 4 fois vainqueur du Juste debout Festival qui a lieu à Bercy chaque année avec et devant plus de 16 000 personnes. Depuis 2007, il développe ses propres projets de création en tant que chorégraphe.

Charles Amblard, musicien

Né en 1987, Charles Amblard est compositeur et musicien. Sa musique tend à la création d'un paysage sonore organique et cyclique. Dans son instrumentarium : guitare, électronique, claviers, effets, studio – une liste jamais arrêtée. Ses compositions manifestent un art subtil de la répétition, de la variation et de la modulation. Elles accompagnent et épousent différents mouvements : la danse, l'image filmée ou la scène. Son travail se déploie également dans des projets de groupes (Volatile, Blue Gene). Depuis 2015, il collabore régulièrement avec Bintou Dembélé pour la création des bandes son de ses spectacles et de ses films.

Informations pratiques

Réservation

En ligne sur www.theatredegennevilliers.fr
Par téléphone au 01 41 32 26 26
ou sur place du mardi au samedi
De 13h à 19h et les lundis de représentation

Venir au T2G, c'est très simple !

En métro : ligne 13, station Gabriel Péri :
prendre la sortie 1 et suivre le fléchage T2G
au sol, qui mène jusqu'au théâtre

en bus : lignes 54, 140, 175, 177 arrêt Place Voltaire
et lignes 235, 276, 340, 577 arrêt Gabriel Péri

En voiture : parking payant et gardé.

Depuis Paris – Porte de Clichy : direction Clichy-
centre. Tourner immédiatement à gauche
après le pont de Clichy, direction Asnières-centre,
puis la première à droite, direction place Voltaire
puis encore la première à droite, avenue
des Grésillons.

Depuis l'A 86 : sortie 5 direction Asnières /
Gennevilliers-centre / Gennevilliers le Luth.

Youpi au théâtre

Le restaurant accompagne l'événement du
week- end : ouverture et restauration possible
dès 12h samedi 12 et dimanche 13 juin, dans le
respect des mesures sanitaires. Renseignements et
réservations au 06 26 04 14 80

Terrasses et potager

D'une superficie d'environ 2000 m², les terrasses du
T2G accueillent un espace de rencontre aménagé
en jardin d'agrément, ainsi qu'un potager, en
permaculture. Cultivé en collaboration avec l'ESAT
ANAIS de Gennevilliers, ce potager assure une
production bio et diversifiée de saison, à l'usage
du restaurant (plats proposés par le chef Patrice
Gelbart).

Revue Incise

éditée par le T2G en vente sur place, sur le site
www.theatredegennevilliers.fr et en librairie au prix
de 10 €. Un numéro par an depuis 2014.
revueincise.fr

T2G Théâtre de Gennevilliers Centre Dramatique National

41, avenue des Grésillons,
92230 Gennevilliers

+ 33 (0)1 41 32 26 10
theatredegennevilliers.fr